

CINE ROMAINE présente

IL AVAIT UNE VIE DE CHIEN. IL A DÉCIDÉ D'EN CHANGER.



THIERRY
LHERMITTE

GÉRALDINE
PAILHAS

La nouvelle vie de
Paul Sneijder

UN FILM DE
THOMAS VINCENT

D'APRÈS LE CAS SNEIJDER DE JEAN-PAUL DUBOIS

© 2014 CINE ROMAINE. TOUS DROITS RÉSERVÉS. LE FILM EST UN PRODUIT DE CINE ROMAINE. LE FILM EST UN PRODUIT DE CINE ROMAINE.

RETOURNEZ-VOUS À LA PAGE 100 DU PROGRAMME DE LA CINE ROMAINE POUR EN SAVOIR PLUS SUR LE FILM ET LES ÉVÉNEMENTS ASSOCIÉS. LE FILM EST UN PRODUIT DE CINE ROMAINE. LE FILM EST UN PRODUIT DE CINE ROMAINE.



CINE NOMINE et SND
Présentent

**THIERRY
LHERMITTE**

**GERALDINE
PAILHAS**

LA NOUVELLE VIE DE PAUL SNEIJDER

**UN FILM DE
THOMAS VINCENT**

D'après *Le Cas Sneijder* de Jean-Paul Dubois,
paru aux Editions de l'Olivier/Editions Points

Durée : 1h54

Sortie le 8 juin 2016

Dossier de presse et photos téléchargeables sur www.snd-films.com

DISTRIBUTION

SND GROUPE M6

89 avenue Charles de Gaulle
92575 Neuilly sur Seine Cedex
Tél. : 01 41 92 66 66
www.snd-films.com

RELATIONS PRESSE

B.C.G

23, rue Malar
75007 Paris
Tél. : 01 45 51 13 00
bcgpresse@wanadoo.fr

 [@SNDfilms](https://twitter.com/SNDfilms) /  [SND](https://www.facebook.com/SND) /  [Chaîne YouTube](https://www.youtube.com/channel/UC...) /  [Instagram](https://www.instagram.com/SNDfilms)

Synopsis :

Suite à un rarissime accident, Paul Sneijder ouvre les yeux sur la réalité de sa vie de « cadre supérieur » à Montréal : son travail ne l'intéresse plus, sa femme l'agace et le trompe, ses deux fils le méprisent...

Comment continuer à vivre dans ces conditions ? En commençant par changer de métier : promeneur de chiens par exemple !

Ses proches accepteront-ils ce changement qui le transformera en homme libre ?

Entretien avec Thomas Vincent

Quand avez-vous décidé d'adapter "Le Cas Sneijder", le roman de Jean Paul Dubois, et pour quelles raisons ?

Les livres de Jean Paul Dubois sont comme les films de Woody Allen : dès les premières secondes vous savez où vous êtes ; il y a un charme qui vous prend immédiatement. Chaque fois que j'ai lu un de ses livres, je me suis interrogé : adaptable ou pas ? Pour moi ou pas ? Quand "Le Cas Sneijder" est sorti, en 2011, c'est Yaël Cojot-Goldberg, mon épouse et scénariste, qui l'a lu en premier. Après l'avoir refermé elle m'a dit : celui-ci est pour toi. Il y a effectivement dans le personnage principal quelque chose qui me correspondait vraiment à ce moment-là, quelque chose de désespéré, avec une forme de distance ironique sur le monde que j'ai toujours d'ailleurs. J'aimais l'idée que l'histoire se déroule au Québec, sous la neige, ça lui donnait une force métaphorique qu'elle n'aurait pas eue autrement, comme une façon de sortir du réalisme tout étant dans le réel. Enfin il y avait cette grande qualité, omniprésente chez Dubois, ce talent qu'il a de vous faire rire des choses les plus tristes et inversement.

Quel travail d'adaptation avez-vous effectué ? Avez-vous délibérément souhaité tirer la fin de l'histoire vers une vision moins sombre, plus optimiste, d'où le titre un peu différent ?

Certains aspects du passé de Paul ont été gommés. Un film d'une heure trente c'est un roman de soixante-dix pages. Il faut élaguer. Je me suis accroché très longtemps aux aspects les plus surréalistes de l'histoire que j'aimais beaucoup. Aux oiseaux qui meurent par milliers et tombent du ciel. Et puis Yaël et moi avons fini par nous formuler que l'issue du livre nous frustrait en tant que spectateurs de cinéma. Ce que l'on peut accepter de noirceur à la fin d'un roman, comme une pensée mélancolique que l'on gardera, n'est pas tout à fait ce qu'on accepte d'un film. C'est plus immédiat et plus brutalement assené à l'écran. Il nous a donc semblé naturel d'extrapoler cet élément latent du roman : Paul se rend à Dubaï pour se confronter à cet ascenseur à la fois mythique et mystique. On voulait que ce soit un combat mené jusqu'au bout et finalement remporté.

La nouvelle vie de Paul Sneijder, quand commence-t-elle ? Après l'accident ou à la fin du film ?

Le point de départ est évidemment l'accident d'ascenseur dans lequel il perd sa fille, auquel il survit, et sa sortie de l'hôpital, hors champ. La nouvelle vie de Paul se définit au cours du film, c'est une transformation graduée. La fin est ambiguë, on ne sait pas ce qu'il fera de cette vie

nouvelle. Moi non plus, je ne sais pas. Parfois je me dis qu'on pourrait le retrouver, comme le personnage de Harry Dean Stanton dans "Paris-Texas", marchant dans le désert, coiffé d'une casquette rouge et portant un bidon d'eau.

L'un des intérêts de cette histoire réside-t-il, pour vous, dans le décalage existant entre le drame et certaines situations comiques ?

L'humour est évidemment une défense contre l'angoisse et l'idée de mort. Il est difficile de parler de sujets aussi graves que le deuil, la culpabilité, la lâcheté, la démission, en restant au ras des choses, au premier degré. Certains, comme Haneke, le font magnifiquement bien. Moi, je préfère établir un rapport de camaraderie complice avec le spectateur. Woody Allen et Dubois parviennent à créer un sentiment d'intimité dans le drame, comme une discussion amicale, que j'aime beaucoup. Façon de dire : ok, tout va mal, le cancer nous attend au coin du bois, l'histoire ne sera pas tendre avec nous, mais on peut en parler, sans grandiloquence, avec humanité, indulgence et surtout avec une bonne dose d'autodérision.

Entre la neige, le froid et la visite au funérarium, la première scène est glaciale, elle pourrait même être morbide s'il n'y avait cette proposition hallucinante de pendentif pour porter les cendres du défunt sur soi. Le comble du décalage ?

La distance comique, la dérision, que j'ai voulu installer dès le début sont délibérées et essentielles. C'est une façon pour moi de faire accepter au spectateur de rentrer dans l'histoire de ce deuil terrible. Je n'aime pas, même si j'ai pu le faire par le passé, instaurer un rapport violent avec le spectateur. Je suis plus dans le dialogue amical mais réaliste. Je n'ai jamais pensé à Claude Sautet en faisant mon film mais il avait, aussi, cette façon de traiter de nos existences. Une espèce d'indulgence qui permet de parler de tout. Ensuite, le gros travail au montage a été de doser avec précision ce mélange de gravité et d'ironie.

Etes-vous d'accord avec Jean Paul Dubois pour dire que l'ascenseur est l'épine dorsale du monde moderne ? L'ascenseur n'est-ce pas contre-nature dans le sens où ce serait l'opposé ?

L'ascenseur est une des incarnations de l'absurdité qu'il y a à empiler les gens les uns au-dessus des autres et à devoir construire des ascenseurs pour les faire monter. Mais le débat entre nature et contre-nature n'est pas ce qui m'obsède le plus. C'est l'idiotie managériale qui me heurte, la "managérification" du monde, qui me prend à la gorge. Sneijder a été un agent de ça pendant toute sa vie, un bon petit soldat, il s'est nié, il a nié sa fille, sa famille. Il a été un lâche très longtemps, et l'histoire du film c'est comment, d'un seul coup, il se prend cette lâcheté en pleine face, comment il réagit et comment il décide de se réformer.

Où avez-vous tourné exactement ?

Là où Jean Paul Dubois situe une partie de l'histoire, au milieu du fleuve Saint-Laurent, sur l'île des Sœurs, qui est une banlieue chic de Montréal, une ville nouvelle pour nouveaux riches. Une sorte de paradis standardisé avec des grosses villas façon « Desperate Housewives », un golf, un spa. C'est un endroit très confortable mais absolument sans âme et totalement déprimant. Tout cela m'intéressait beaucoup puisqu'à l'image de cet aspect managérial, très géré, déshumanisé, dont je voulais parler.

Les conditions climatiques ont-elles compliqué le tournage ?

Pendant la préparation le thermomètre est descendu jusqu'à -30°. Nous avons tourné avec des températures oscillant entre -15° et -20°. Nous étions équipés, par exemple de chaussures avec

semelles chauffantes dont on peut augmenter la chaleur avec une télécommande. Malgré tout, tourner dans le froid est beaucoup plus pénible que de tourner dans la chaleur. On ne s’y fait pas. Le temps passe moins vite, on a envie d’en finir, il faut résister à la tentation de bâcler pour rentrer plus vite se réchauffer.

Au début du film la neige qui recouvre la ville donne une impression de grisaille proche du noir et blanc, elle uniformise tout. Est-ce voulu ?

L'uniformisation, la standardisation d'un monde où plus rien ne dépasse est un thème important du film. Les enfants de Paul, golems de leur mère, sont en uniforme de leur collège. Anna, sa femme, applique à leur vie intime les principes de la vie d'entreprise. Leur maison ressemble à une maison témoin, standard. Rien n'a de personnalité, juste de la fonctionnalité, tout est normé. Paul dira d'ailleurs en parlant de sa famille qu'elle est une société anonyme. J'aime le double sens de cette formule.

Enfinement est-ce que Paul Sneijder n'a pas perdu sa fille bien avant l'accident, Anna l'ayant coupé d'elle complètement ?

Bien sûr, et l'une des grandes difficultés que nous avons rencontrées à l'écriture du scénario a été de bien doser le personnage d'Anna. Dubois y va au bazooka, c'est jouissif et terrifiant. Elle est d'une méchanceté épouvantable mais comme on a accès aussi à la voix intérieure du narrateur (Paul lui-même) qui ne se fait pas de cadeau lui-même, l'ensemble s'équilibre. Dans le scénario on ne voulait pas avoir recours à une voix off donc cette voix intérieure disparaissait. Pour que la charge contre Anna ne l'emporte sur le reste, il était donc nécessaire de fournir une explication, de lui inventer ses raisons. Anna est une femme qui a démarré en bas de l'échelle et qui a pris une revanche sociale pour accéder à une forme d'idéal d'elle-même. Elle se bat pour préserver son statut, pour sanctuariser cette conquête sociale et la pérenniser. Cela n'excuse pas son attitude mais ça l'éclaire.

Pourquoi avez-vous pensé à Géraldine Pailhas pour incarner cette adoratrice du dieu travail mais aussi épouse adultère ?

L'idée de lui proposer le rôle est venue très vite. On propose beaucoup à Géraldine des personnages de bourgeoises propres sur elles, c'est l'image qui s'est formée d'elle de film en film. C'est son « emploi » – avec tout ce qu'il y a d'ambigu dans le terme. Et en même temps, elle porte une vraie violence. Cela permettait un travail avec elle à l'aquarelle. Il y a le masque du personnage social, construit, et en transparence, on ressent que tout n'est pas aussi simple. Le pari que nous avons fait avec Géraldine, est, je trouve, très réussi. Et puis, grande découverte : on ne l'avait jamais vue, elle ne s'était jamais vue dit-elle, dans la peau d'un personnage burlesque à ce point. Alors qu'elle travaille souvent dans la nuance, il lui a fallu lâcher les chevaux et elle est allée avec gourmandise dans l'incarnation de cette Sainte Connasse. C'était extrêmement jubilatoire.

Comment votre choix s'est-il porté sur Thierry Lhermitte pour incarner Paul et que lui avez-vous dit du personnage, qu'attendiez-vous de lui ?

Thierry est un fan de Dubois, il fait partie de la communauté, de l'église « duboisienne ». Il avait donc lu le livre bien avant le scénario. Quand nous nous sommes rencontrés, je lui ai expliqué dans quelle direction je voulais aller, comment, pourquoi. Il a dit oui à chacune de mes idées comme si c'était une évidence. En un quart d'heure nous sommes tombés d'accord sur tout ou presque. Notre relation s'est construite sur ce mode, très simple, jamais conflictuel. Je voyais

bien pourtant, qu'il y avait une réelle distance entre ce vers quoi je l'emmenais et ce vers quoi il serait allé naturellement. Mais il a été d'une loyauté totale. J'ai senti qu'il me faisait confiance.

Comment l'avez-vous dirigé ?

Thierry est un farceur qui n'aime rien tant que rire. On a le sentiment, mais ce n'est peut-être qu'une impression, qu'il est né heureux et que tout lui a toujours réussi. Il allait naturellement vers la comédie et vers l'efficacité, vers le tempo burlesque qui est sa culture. Jusqu'au dernier jour j'ai été debout sur les freins pour qu'il ralentisse, qu'il reste au ras du personnage, ce qui était pour lui presque un sacrilège mais il le faisait. Quand je lui faisais traverser très lentement le cadre en scope, ce qui prend un peu de temps, il blaguait aussitôt sorti du champ : ben voilà, ça c'est fait. Mais il a tout le temps accepté mes indications avec beaucoup de modestie pour un acteur qui a fait tant de choses. Il a accepté d'être dans le personnage, de s'y oublier. Je trouve que c'est une performance éthique autant qu'artistique. Et c'est un honneur qu'il m'a fait.

Il y a une volonté évidente de le filmer de très près. Pour quelles raisons ?

J'ai mis en place une grammaire visuelle très particulière. Ronald Plante, le chef opérateur canadien qui signe le film, a travaillé les optiques Panavision anamorphiques série C qui datent de la fin des années soixante, l'équivalent du Stradivarius dans le monde du violon. Il n'y en a que dix dans le monde. Les objectifs que j'ai utilisés ont servi, par exemple, à Polanski pour « Chinatown » ou plus récemment à Nolan pour « Inception ». Ils donnent cet effet d'immersion incroyable que je souhaitais pour que le film se déroule à travers le point de vue de Paul, au plus proche de lui, au plus près de son âme. C'est comme de la 3D avant la 3D. La focale 40 de cette série, avec laquelle nous avons tourné les trois-quarts du film, est une véritable drogue dure.

Qui sont les formidables acteurs québécois qui l'entourent, comment les avez-vous choisis ?

Sa nouvelle famille... Grâce à eux, il se refait une humanité. Pierre Curzi, vu, entre autres, dans « Le Déclin de l'Empire américain », apporte quelque chose d'ambigu : il amène énormément d'empathie à son personnage et pourtant à y bien regarder, il a un physique à jouer dans « le Parrain ». J'aime beaucoup ce contraste. J'avais vu Guillaume Cyr, qui incarne Charisteas, le patron de la société de promeneurs de chiens, dans des films québécois. C'est un acteur comique immense, à l'image de sa corpulence. On a beaucoup ri à créer ce personnage hybride de colosse à la limite de l'autisme.

L'action du film court de l'hiver jusqu'à l'été. Une façon de montrer la renaissance du personnage ? D'ailleurs, la première fois qu'il promène les chiens, on découvre un premier coin de ciel bleu.

Nous l'avons beaucoup attendu ce petit coin de ciel bleu qui signale une éclaircie dans son existence, un démarrage. L'idée structurante c'est que les éléments naturels sont effectivement la métaphore d'un paysage intérieur et qu'il y a une métonymie entre l'évolution de Paul et le dégel. C'est l'histoire d'un homme qui est pris dans une glaciation, va se dégeler petit à petit, se remettre en mouvement et retrouver la vie. C'est quelque chose que j'ai beaucoup creusé. Le film commence en plans fixes, rien ne bouge, et on finit en courant auprès de lui avec la caméra. Ce qui était également intéressant de montrer, c'est que Paul trouve sa libération dans une sorte de déclassement social absolu : il devient un ramasseur de crottes de chiens. Il échappe au contrôle par le bas, en se laissant couler, en devenant un intouchable.

Paul supporte tout sauf qu'on le traite de minable. Pourquoi cela le met-il en colère enfin ?

Ça le touche où ça fait mal puisqu'il s'affranchit dans les bas-fonds. Cette injure le cueille de plein fouet alors qu'il n'a pas achevé sa mue, qu'il fait encore le dos rond, qu'il est encore dans un arrangement et qu'il est encore, c'est vrai, un minable. Et il le sait. Et il découvre que pour prendre son destin en main il doit aller au clash.

On pourrait penser au « Fargo » des frères Coen, une influence que vous revendiquez ?

Je l'ai revu avant de tourner mais c'était la quinzième fois que je le voyais.

J'aime ce cinéma américain qui est une part centrale de ma cinéphilie. Je pourrais citer David Cronenberg aussi. Le fait de tourner au Canada m'a permis d'assumer cette influence : les lieux et les gens que l'on filme se prêtent à ça. En France cela aurait été plus compliqué.

Pourriez-vous nous parler du travail effectué sur la bande son qui soutient la tension de votre propos ?

Au départ je n'imaginai rien pour accompagner le film. J'ai découvert le groupe canadien « Timber Timbre » par hasard à la radio et puis j'ai oublié. Pendant la préparation, j'ai de nouveau entendu un titre de ce groupe dans un taxi à Montréal et, avec le décor, l'illumination est venue. Ce cocktail d'apesanteur dépressive et de distance humoristique collait parfaitement à mon propos, au décalage voulu. « Beat the drum slowly » la première chanson du film puis « Bring me simple men » sont, comme d'autres titres dans le film, de ce formidable groupe canadien. Tout le reste a été principalement composé par le trio français Hit'n'Run qui avait composé la BO des « Combattants ». Ils apportent une touche électro qui permet de creuser le sillon dramatique du film sans tomber dans le pathos. Travail de haute précision !

Y a-t-il des bruits d'ascenseur, de câbles qui grincent, dans cette bande son oppressante ?

Il y en a oui, mêlés à d'autres choses. Avec Olivier Dô Hùu, le mixeur avec qui je travaille depuis toujours, nous aimons travailler sur des sons qu'on n'identifie pas forcément mais qui apportent leur pierre à l'édifice du film. C'est présent de manière sous-jacente, comme un tapis sonore auquel on ne fait pas forcément attention mais qui forme une texture, un peu comme des acouphènes qui nous font partager l'état mental de Paul. On ressent ce qu'il ressent, enfin j'espère.

Vous osez beaucoup : le plan sur la carcasse de poulet qui suit la chute de l'ascenseur c'est assez gonflé non ?

Faire du cinéma c'est aussi s'amuser. Pour la première fois depuis longtemps, depuis « Carnaval », mon premier long-métrage, j'ai rencontré des producteurs, Pierre Forette et Thierry Wong, qui m'ont vraiment fait confiance. Ils m'ont compris et ils m'ont donné les moyens de faire ce que je souhaitais. Ils ont aussi permis au film d'exister en un an et demi ce qui par les temps qui courent est un joli record.

Qu'y a-t-il de vous dans ce film, qu'est-ce qui vous ressemble ?

Tout. Et d'abord le personnage principal, son côté réaliste et fuyant. Sa lâcheté et sa capacité de résistance, je les ai aussi. Son regard sur le monde, c'est le mien. « La Nouvelle Vie de Paul Sneijder » est le film que je rêvais de faire, je l'ai fait et j'en suis très heureux. Je suis en phase totale avec lui.

Entretien avec Thierry Lhermitte

« La nouvelle vie de Paul Sneijder » est adapté d'un roman de Jean Paul Dubois. Connaissez-vous cet auteur ?

J'avais déjà lu quatre de ses romans dont « Le cas Sneijder » et vu « Kennedy et moi » l'adaptation éponyme de son livre. J'aime beaucoup Dubois, je suis très client.

Vous aimez donc le décalage présent dans cette histoire...

Oui, ce qui est très particulier et très intéressant c'est l'irruption de situations ridicules, le dérisoire du quotidien qui apparaît sur fond de drame.

Comment s'est déroulée la première rencontre avec Thomas Vincent ?

Je l'ai trouvé sympathique et passionnant. J'avais vu ses films, je n'avais aucune réserve sur le scénario. J'ai été rapidement d'accord avec tout ce qu'il me disait. Il a juste omis de préciser qu'il allait me faire marcher très, très longtemps dans Montréal.

Qu'est-ce qui vous a séduit à l'idée d'incarner Paul Sneijder ?

L'idée que l'histoire démarre avec un personnage qui est physiquement et psychologiquement détruit, qu'il vienne de perdre sa fille dans des conditions dramatiques au moment où ils auraient pu se retrouver, était attirante. Et puis, bien sûr, il y a le chemin vers la liberté qui se fait lentement mais qui est très émouvant.

Comment êtes-vous entré dans sa peau ?

Je suis personnellement quelqu'un de plutôt introverti donc il ne m'était pas difficile d'imaginer devenir cet homme qui ne dit pas ce qu'il pense, qui garde pour lui, qui est dans sa tête tandis qu'on lui parle. Ça ne m'est pas étranger, je n'y voyais pas de difficultés dans le sens où je me sens proche de lui, de sa personnalité. J'ai beaucoup plus de mal à jouer des personnages extravertis.

Comment définiriez-vous Paul ?

La lâcheté est intrinsèque au personnage. C'est un type qui s'est fait balader par la vie, balader par sa femme et qui ne réagit que parce que les circonstances, l'accident bien-sûr, le poussent à réagir comme un dé clic. Ou peut-être est-ce le contact avec les chiens ? Je rigole mais il y a quand même le ridicule de cette situation qui s'oppose à ce que Paul a raté d'essentiel dans sa vie.

C'est la première fois qu'on vous voit comme ça au cinéma, totalement dans l'introspection, aucune mimique de comédie, vous brut. Est-ce que vous y avez pris du plaisir ?

Thomas a été très attentif à cela et je dois bien avouer que ça allait contre ma nature, que ce n'a pas été simple pour moi à tenir. Dès qu'il y avait une once d'ironie dans mon regard ou dans mon interprétation, il me l'enlevait, il n'en voulait pas. Même si d'instinct j'aurais fait autre chose, même si j'avais le sentiment d'être freiné, je me suis mis au service de Thomas dont je respecte le travail. Et il a eu raison de ne pas me lâcher. En voyant le film j'ai mieux compris. Je suis épaté par la manière dont on suit ce qui passe dans la tête de Paul.

Est-ce que cette expérience vous a obligé à une forme de lâcher-prise ?

A une forme de confiance aveugle d'abord dans le talent du metteur en scène. Et puis il faut accepter ce qu'il vous demande implicitement c'est-à-dire : pas de réactions extérieures. Mais il faut jouer tout de même, sinon vous doutez. Parce que quand on vous dit : « *ne fais rien* », c'est très flippant pour un acteur. Entre rien et très ennuyeux, la limite est souvent ténue. Par exemple, Thomas m'a fait marcher seul des kilomètres dans la neige. Je me disais : « *s'il garde toutes ces traversées d'écran vide alors là ça va vraiment être chiant.* » A l'arrivée, seul un dixième de ce que j'ai fait demeure et cela sert parfaitement le propos.

Voyez-vous dans ce film une description d'une forme d'inhumanité du monde dans lequel on vit ?

Je ne sais pas si on peut dire inhumanité. Mais d'une certaine façon on voit des gens à fond dans leurs problématiques dérisoires : promener des chiens, les présenter à des concours, courir après le pognon. Le seul qui, avec beaucoup d'originalité, ne l'est pas, c'est l'avocat de la partie adverse. Il aime la philosophie, les vieilles bagnoles, tout ce qui n'est pas standardisé. Je dirais qu'il perçoit le ridicule du monde plus que son inhumanité. Mais peut-être est-ce la même chose ?

La problématique de Paul ne serait-elle pas de se laisser couler pour mieux remonter ?

Paul ramasse des crottes de chiens, il a besoin, sûrement, oui, de toucher le fond une seconde fois pour repartir, se libérer. Mais ici les métaphores ne sont pas assénées. Il y a la distance de Dubois, celle de Thomas. Tout est distillé sans lourdeur.

Que ressentez-vous pour Paul ?

Il n'est pas très difficile d'être ému en imaginant qu'on puisse louper à ce point le relationnel avec sa fille et la perdre aussi brutalement. Ça brise le cœur. Si j'y pense ça peut me rendre les yeux humides très rapidement. J'ai donc plus que de l'empathie pour Paul. Je me sens en phase totale avec lui, y compris, je dois le dire, dans sa lâcheté.

Thomas Vincent vous a beaucoup filmé de très près. Est-ce que c'est dérangeant, troublant à faire et à voir ?

C'est spécial. Parfois j'avais la caméra qui touchait presque mon visage. Pas évident de se concentrer. Thomas me demandait sans cesse de rester dans mes pensées, de faire abstraction de tout. Un jour qu'il tournait un gros plan, je devais être bien fatigué, je me suis carrément endormi pendant la prise avec l'objectif au ras de la figure ce qui ne m'était bien sûr jamais arrivé. J'avais peur évidemment que tout cela ait le même effet sur le spectateur eh bien pas du tout. C'est même l'une des grandes qualités du film qui nous place en immersion totale avec le personnage.

Que pensez-vous vous des deux acteurs québécois dont les personnages forment la nouvelle famille de Paul ?

Ils sont extraordinaires, je les adore. Jouer avec Pierre Curzi, qui incarne l'avocat, est un régal. Idem pour Guillaume Cyr, qui joue le patron de la société de promeneurs de chiens. Je suis allé le voir deux fois au théâtre à Montréal dans une pièce canadienne, avec l'accent québécois, et dans une adaptation des Trois Mousquetaires, sans accent du tout. Quel acteur exceptionnel !

Aviez-vous déjà eu l'occasion de rencontrer Géraldine Pailhas qui incarne votre femme ?

C'était notre premier film ensemble et je dois dire qu'elle m'a beaucoup impressionné. Elle est à fond dans ce rôle de femme qui a l'air d'une teigne mais qui s'est élevée à la force du poignet, qui protège les intérêts de ses enfants. Géraldine défend son personnage à fond, bec et ongles. Elle n'a pas tous les torts d'ailleurs cette Anna. Si elle peut apparaître inhumaine que dire de son comportement à lui, de sa lâcheté ? Il a ce qu'il mérite aussi.

Comment jugez-vous le rythme du film, la façon que Thomas Vincent a d'écrire en images ?

L'écriture cinématographique est à la hauteur de l'écriture scénaristique. La narration est tellement efficace que j'ai à peine remarqué que l'ordre de certaines séquences avait été modifié au montage par rapport au scénario. Je trouve que c'est bien vu et très réussi.

Cette aventure aura-t-elle été enrichissante ?

Je pense que c'est l'une des expériences les plus éreintantes que j'ai eu à vivre. A cause des conditions climatiques bien sûr, mais aussi parce que Thomas est un metteur en scène qui demande beaucoup. Il me fait penser à Francis Veber. Il a été d'une exigence incroyable avec moi mais avec les autres aussi. Il est précis et pointilleux, le moindre petit détail de jeu ou de décor a son importance. Nous aurions pu dépenser la même énergie pour un film raté. C'est le contraire. Et si, aujourd'hui, Thomas Vincent me proposait un nouveau film, je dirais oui immédiatement.

En voyant « La nouvelle vie de Paul Sneijder », avez-vous finalement appris des choses sur vous ?

Quand on participe à des films comme celui-ci, et cela avait déjà été le cas avec « Une affaire privée » de Guillaume Nicloux, sur lesquels on vous demande sans cesse d'en faire le moins possible dans le jeu, on découvre sa capacité à transposer à l'écran une vie intérieure. Et franchement cela donne énormément confiance en soi.

Entretien avec Géraldine Pailhas

Qu'est-ce qui vous a donné envie d'accepter ce rôle, disons un peu ingrat, de femme glaciale, épouse autoritaire ?

Quand j'ai rencontré Thomas Vincent, il s'est livré à une véritable entreprise de séduction, il a mis les formes pour me dire qu'il ne fallait pas que je m'inquiète. Il m'a expliqué que le personnage paraissait ingrat et odieux mais qu'il y avait des choses à faire avec. Le fait d'imaginer que ce rôle avait pu mettre pas mal de gens à l'épreuve, y compris lui, m'a titillé. Je suis comme ça, j'aime quand ça pique un peu. Et puis j'ai lu le scénario et j'ai trouvé que c'était un pur bonheur d'écriture, savoureux, intelligent, précis. Surtout j'ai été convaincue qu'on ne pouvait rien faire de mauvais avec ce personnage. Au contraire. Il y avait la possibilité que je m'amuse, que j'explore de nouveaux territoires. Je me suis immédiatement fixée comme défi de ne pas tomber dans la caricature, dans le clin d'œil appuyé qui dirait : voyez comme elle est méchante.

L'écueil de la caricature était-il plus une appréhension que la nature du personnage ?

Dans le cinéma de Thomas Vincent il y a heureusement peu d'espace pour ça. On pouvait pousser le curseur très loin sans jamais tomber dedans. Nous étions d'accord avec Thomas pour que je prenne le personnage frontalement.

Comment définiriez-vous Anna ?

En fait, c'est une femme qui souffre beaucoup. Va-t-on le percevoir puisque dans le film une place bien plus importante est faite à la souffrance de Paul, son mari, évidemment supérieure à la sienne ? Mais elle souffre, de ne plus pouvoir communiquer avec lui et parce qu'elle ne veut pas que son rêve soit mis en péril. Je pense qu'elle est armée d'une détermination farouche liée à son histoire intime, c'est-à-dire à son combat pour s'élever socialement, pour dépasser le statut de petite secrétaire auquel elle était destinée. On le comprend : la rencontre avec Paul a modifié sa trajectoire, elle a gravi quelques marches sociales et elle se bat pour ne plus jamais les redescendre. Dans ce contexte, la chute de son mari a un effet miroir désastreux pour elle. Et j'admets parfaitement que si elle n'arrive pas à empêcher cette chute, elle puisse refuser d'être emportée avec. Elle veut sauver sa peau, sa vie, sa maison, ses enfants, tout sauver du naufrage.

Mais on apprend aussi qu'elle avait coupé Paul de sa fille et de son père. Comment défendre une telle attitude ?

Je pense qu'il n'y a jamais personne qui coupe qui que ce soit de qui que ce soit. Cela se pratique à deux. Si Anna a œuvré pour séparer un père de sa famille et qu'elle est parvenue à ses fins, cela fait quoi de Paul ? Un homme qui a accepté de ne plus voir son père, un père qui a accepté de ne plus avoir de relations avec sa fille. Moi je pense surtout que c'est un couple qui manque d'empathie, ce qui a entraîné la disparition de l'amour entre eux. Je trouve qu'ils ont l'un et l'autre pas mal de bonnes raisons d'agir comme ils le font. Je n'ai jamais condamné Anna, je ne l'ai jamais trouvée affligeante ou horrible. Je la vois comme un animal à qui on va prendre ce qu'elle a construit, sa tanière. Elle doit se défendre. J'ai dit ses mots en y mettant le sens que j'avais envie d'y mettre pour tenter d'exprimer cette détresse.

Pour vous, il n'y a donc pas de méchanceté chez elle ?

Elle est confrontée à un drame auquel elle ne peut rien, devant lequel elle est impuissante. Elle ne peut pas porter ce que son mari porte. Je ne dis pas qu'elle est parfaite mais au départ elle tente de mettre les formes et puis, rapidement, elle se tourne vers la vie. Croire qu'elle ne pense qu'au procès, qu'à l'argent, c'est voir les choses uniquement à travers la vision de Paul. Cette vision est-elle l'entière vérité ou juste une partie ? Ou la vision de Thomas et de Jean Paul Dubois ? Paul, c'est tout de même quelqu'un qui subit une dépression grave après la tragédie vécue, qui a besoin d'être soigné et qui va choisir des voies de reconstruction –promener des chiens, ramasser leur merde - pour le moins difficiles à accepter par son épouse. Qu'il tombe si bas lui est insupportable.

Est-ce que vous comprenez pourquoi elle le trompe et pourquoi elle reste dans le déni de ça quand il la confronte à la vérité ?

Bon, elle a rencontré dans sa boîte un homme plus jeune qu'elle, qui a dû la regarder avec des yeux de merlan frit. Cela peut être absolument délicieux surtout quand il n'y a plus de tendresse à la maison, que l'amour s'est délité. On découvre à l'occasion que cette femme glaciale est aussi passionnée, je dirais même brûlante. Que sa vie apparemment bien managée

peut être aussi un joyeux bordel. Le fait qu'elle soit dans le déni s'explique parce que la confrontation a lieu devant les enfants et qu'Anna tente, tout de même, de garder un léger contrôle de la situation.

Etiez-vous déjà allée aussi loin dans ce registre de jeu disons burlesque, comme le dit Thomas Vincent ?

Le registre burlesque avec un personnage tellement odieux en apparence, ça ne m'était jamais arrivé. Je savais que je ne pourrais pas rattraper grand-chose à part les quelques détails que j'ai essayé de glisser pour l'étoffer. Mais j'ai souvent poussé pour que cela aille encore plus loin à la grande satisfaction de Thomas Vincent. Notamment dans la scène où elle lui hurle dessus. Plus je poussais, plus je lâchais les chevaux, comme on dit, plus il avait envie que je monte encore d'un cran. Tout cela a été réalisé en totale connivence, chacun apportant sa pierre. Thomas est très maître de ce qu'il fait, très précis. Je savais que si j'étais allée trop loin il m'aurait fait faire machine arrière.

Aviez-vous déjà tourné avec Thierry Lhermitte ? Qu'avez-vous pensé de sa performance un peu contre nature ?

C'était la première fois que je jouais avec lui. Quand, à mon arrivée sur le plateau, j'ai entendu sa voix, quand j'ai vu son regard, je me suis d'abord sentie spectatrice. J'étais très conquise et assez émue de lui donner la réplique. J'ai adoré travailler avec Thierry parce que ce qu'il propose est extrêmement nuancé. La façon dont il parvient à effacer, comment dire, la pétillance de son regard pour incarner un personnage très éteint est vraiment impressionnante. Là où d'habitude il y a les éclairs dans le bleu de ses yeux, on ne voit plus qu'un lac gelé.

Qu'avez-vous pensé du film ? Aimez-vous le cinéma que propose Thomas Vincent ?

J'ai vu le meilleur film possible par rapport aux intentions et à ce que nous avons tourné. Je comprends mieux maintenant le souci du détail qu'a Thomas, qui confine parfois à la maniaquerie. Je vois où le mène sa précision. Le film présente une proposition esthétique très forte, très stylisée, extrêmement cadrée et juste. Le fil est tendu du début jusqu'à la fin de cette histoire glaçante, dérisoire et drôle, où chaque personnage est parfaitement bien traité. Je trouve que cela donne une œuvre très originale dans le paysage du cinéma français actuel. Comment ne pas être heureuse, avec tout cela, de faire partie de cette aventure ?

LA NOUVELLE VIE DE PAUL SNEIJDER

Scénario

Yaël COJOT-GOLDBERG & Thomas VINCENT

d'après *Le Cas Sneijder* de

Jean-Paul DUBOIS

Editions de l'Olivier / Editions Points

Un film de

Thomas VINCENT

produit par

Pierre FORETTE et Thierry WONG

coproducteurs Canada

André ROULEAU et Valérie d'AUTEUIL

EQUIPE ARTISTIQUE

Paul Sneijder	Thierry LHERMITTE
Anna Sneijder	GERALDINE PAILHAS
Maître Wagner-Leblond	Pierre CURZI
Benoît Charisteads	Guillaume CYR
Breguet	Hugo DUBE
Maître Cudmore	Gabriel SABOURIN
Hugo Sneijder	Aliocha SCHNEIDER
Nicolas Sneijder	Vassili SCHNEIDER
Marie Sneijder	Alexa-Jeanne DUBE

EQUIPE TECHNIQUE

Image	Ronald PLANTE, csc
Montage	Mike FROMENTIN

Musique originale	HiTnRuN : Philippe DESHAIES, Lionel FLAIRS, Benoît RAULT Antoine BEDARD
Son	Arnaud DERIMAY Benoît HILLEBRANT Olivier DO HUU
Direction Artistique	Mario HERVIEUX
Costumes	Ginette MAGNY
Casting	Aurélie GUICHARD (France) Lucie ROBITAILLE (Canada)
Assistant à la réalisation	Christian SIMARD
Direction de production	Marie-Claire LALONDE (Canada) Alain MONNE (Dubai) Ludovic NAAR (France)

Musiques additionnelles de TIMBER TIMBRE :

“Beat the Drum Slowly”

Interprété par Timber Timbre
(Taylor Kirk / Simon Trottier)

© GalleryAC Music, Raise Your Hands Music
(p) 2014 Full Time Hobby

Avec l’aimable autorisation de Art & Crafts Productions Inc. et Art & Crafts Music Inc.

“Bring Me Simple Men”

Interprété par Timber Timbre
(Taylor Kirk / Simon Trottier / Simone Schmidt / Mathieu Charbonneau / Mika Posen)

© GalleryAC Music, Raise Your Hands Music
(p) 2014 Full Time Hobby

Avec l’aimable autorisation de Art & Crafts Productions Inc. et Art & Crafts Music Inc.

“This Low Commotion”

Interprété par Timber Timbre
(Taylor Kirk)

© GalleryAC Musi

(p) 2014 Full Time Hobby

Avec l’aimable autorisation de Art & Crafts Productions Inc. et Art & Crafts Music Inc.

“Bad Ritual”

Interprété par Timber Timbre

(Taylor Kirk)

© GalleryAC Music

(p) 2011 Full Time Hobby

Avec l'aimable autorisation de Art & Crafts Productions Inc. et Art & Crafts Music Inc.

"Black Water"

Interprété par Timber Timbre

(Taylor Kirk)

© GalleryAC Music, Raise Your Hands Music

(p) 2011 Full Time Hobby

Avec l'aimable autorisation de Art & Crafts Productions Inc. et Art & Crafts Music Inc.

PARTENAIRES FINANCIERS

Une coproduction France Canada

CINE NOMINE
CAMEL FILMS
SND
JOUROR FILMS

Avec la participation de

CANAL+
OCS

En association avec les SOFICA

LA BANQUE POSTALE IMAGE 8
MANON 6
SOFICINEMA 12

Avec le soutien de

CENTRE NATIONAL DU CINEMA ET DE L'IMAGE ANIMEE
PROCIREP
TELEFILM CANADA
SODEC

